

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 18

Artikel: A propos de Gambetta
Autor: J.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-205951>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un bon remède.

« Appliqué raisonnablement, le rire est un excellent remède. La science a constaté qu'il facilite la respiration, augmente la chaleur du corps et accélère la digestion; aussi, dès le temps d'Hippocrate, les médecins ont conseillé le rire comme moyen d'entretenir la bonne humeur et par là même la santé. On raconte à ce propos une singulière anecdote. Sous le règne de Louis XIII, un acteur, nommé Fioralli, faisait rire aux larmes tout Paris quand il jouait Scaramouche. Mais ce comédien, qui provoquait tant de gaieté, était lui-même profondément hypocondre. Un jour, n'y pouvant plus tenir, il alla consulter le médecin. « Allez voir Scaramouche », tel fut l'avis du docteur. — Scaramouche, répondit le malheureux patient, mais, Scaramouche, c'est moi-même. »

» De nos jours aussi, les hommes de l'art préconisent le rire comme moyen curatif. Dans les maisons de santé on cherche à distraire les malades par des représentations comiques qui les font rire. Et l'expérience a montré qu'ils s'en trouvent bien. Dans l'Inde, on extrait du chanvre un suc, le haschich, qui a la propriété de provoquer le rire. Et un médecin français a constaté qu'un extrait de seigle, mêlé à du phosphate de soude, produit le même effet. On sait aussi qu'une lumière rouge éveille d'agréables pensées.

» Il est, en tout cas, hors de doute que la bonne humeur et le rire jouent un rôle important pour notre bien-être corporel. Dans le domaine moral aussi, ils ont une influence marquée. En effet, après un bon rire, nous sommes, en général, disposés au travail et à la bienveillance envers le prochain.

» Les rayons du soleil sont indispensables aux créatures humaines. Et de même, nous l'avons vu, une saine et franche gaieté fera prospérer notre organisme. Inscrivons donc en lettres d'or le rire comme un de nos meilleurs amis et bien-faiteurs. »

Voilà ce que dit le journal norvégien; il en dit même bien plus, mais le *Conteur* est petit: il faut lui mesurer les rations.

Et maintenant, si nous nous appelions M. Josse, nous vous dirions, allez au Kursaal; c'est là, paraît-il, que le Dr Le Rire tient depuis plus de quinze jours des consultations très courues.

ON CATSIMO SU LA « REPENTANCE »

Ein avâi dâi tot du âo catsimo, lo menistre de Velâ-lê-Tchourâve, on par de catétiumène que ne compregnânt ni *hu*, ni *ota* à tot cein que couchive lau z'espliquâ. On coup, ie sê tiâve de lau dèvesâ de la *repentance*. Ie lau desâi que, quand on a fê dau mau, faut adî s'èin repeindre on bocon, qu'aprî on a la concheince bin tranquilla. Lau racontâve assebin que quand on vayâi la mort arrevâ l'êtâi lo momeint de sê repeindre à tsavon se on voliâve pas allâ tot drâi ein einfê, vè lo diâbllo, avoué on moui de croûie fenne. Po que l'è z'écouli l'ausant pe rido l'affêre dein la tita, ie lau baillive dâi z'exemplio.

— Atiudâde-vâi, que lau desâi, quand on è à demi ètèrti, l'è lo momeint de quie fêre? de sê re... re...

— ... peintre, que brâmant lè bouibo.

— Quand on a onna maladi quemet lo cholèra, l'è lo momeint de sê...

— Repeindre, que diant lè bouibo.

— Tot justo, mè z'ami. Et tè, David à Guston, vu vère se t'a comprâ. Se t'ira su on petit tsè, avau onna dècheinta de la mètsance que va tot drâi dein onna dèrupita epouâirausa, que ton tsevu sè mette à fotre lo camp âo dissime galop, que pào-l'êre te sarâi tiâ binstout, l'è lo momeint de quie fêre? De sê... de sê...

— De serra la mécanique, que lâi repond lo petit craset. MARC A LOUIS.

Le bon remède. — Ma mémoire s'en va, mon vieux Sami, je ne suis plus capable de me rappeler ce que j'ai entendu il y a vingt-quatre heures.

— Tire seulement de ton coffre-fort quelques billets de mille pour me les prêter, et le diable m'emporte si la mémoire ne te revient pas!

Compartment de non fumeurs. — Un voyageur, installé dans un wagon de non fumeurs, allume sans façon un gros cigare.

— Monsieur, lui demande doucement une dame assise en face de lui, est-ce que cela vous gêne si je tousse pendant que vous fumez?

LE MONSIEUR QUI SE « FICHE DE TOUT »

C'est un sceptique, direz-vous? Peut-être. En apparence, tout au moins. Son scepticisme est plus superficiel qu'il ne l'imagine lui-même. C'est un « je m'enfichisme » de snob qui croit intéresser le public en se désintéressant de tout. Littérature, beaux-arts, politique, peuh! Autant en emporte le vent. C'est un mépris facile, mais qui pose son homme, et, souvent, les plus petits d'entre eux se font gloire de le professer. Un nigaud tumultueux et échauffé à têt fait de dire, avec une moue insolente et un geste de lassitude: « La politique! ne m'en parlez pas! Ça me dégoûte. Je m'en f...iche! »

Et au ton dont il le dit, vous êtes persuadé que ce bonhomme s'imagine avoir tenu un propos des plus sensés.

Selon Georges Rodzet — c'est son nom — le mépris de la politique est un de ces sentiments délicats, précieux, qui semblent être faits tout spécialement pour les aristos de l'esprit, pour les purs intellectuels, les malins, les forts, dont l'âme ne saurait descendre aux misères communes et souillerait sa blanche hermine « au contact des compromis fâcheux et inévitables. » Ainsi, mépriser la politique, cela revient à se classer soi-même parmi ce qu'il y a de mieux.

Georges Rodzet est de l'élite, et c'est une élite qui nous accueille sans peine. On y entre comme on veut. Un peu de dédain, une ou deux moues, quelques jugements audacieux et impertinents: Un tel, c'est un faiseur. — X...? peuh! un moule! — Y...? pas pour deux sous de talent! — Z...? un fils à papa! Voilà vos hommes politiques!

Et l'on comprend que ce digne citoyen ne veuille pas se commettre avec de semblables personnalités. Il est de l'élite.

Notez que M. Rodzet n'est pas un sot. Il a même un certain esprit, mais c'est un esprit mesquin, un esprit fade. Certes, on peut n'avoir aucun goût pour les luttes, la carrière, l'action politique. On peut refuser mordicus de poser sa candidature pour un siège quelconque, que ce soit le fauteuil de conseiller d'Etat ou le tabouret de taupier. Mais ne pas rechercher ou ne pas aimer une chose, ce n'est point la mépriser. Or, M. Rodzet méprise, M. Rodzet est « au-dessus de tout cela. » M. Rodzet se croit un sage. Vous me direz que lorsqu'on méprise, tout au moins serait-il intelligent et correct de savoir pourquoi l'on méprise.

Hélas! M. Rodzet n'en sait rien. Son mépris n'a pas de sens. Il fait le fier et le superfin. Il déclare se soucier autant des radicaux que des conservateurs, des conservateurs que des socialistes (il dit: sociaux), des socialistes que de Colin-Tampon.

— Prenez les uns! Prenez les autres, c'est tout ma mère m'a fait, affirme-t-il avec un mouvement d'épaules.

Mais, au fond, il entend profiter, et le plus largement possible, de la sécurité, des bienfaits et des douceurs que la loi lui procure, et il sait fort bien vitupérer contre le régime au pouvoir si celui-ci augmente les impôts. Cependant, s'il récrimine, ce n'est qu'en termes spéciaux qui doivent contribuer à la soutenance de sa thèse

coutumière. Et la kyrielle des qualificatifs s'écoule de rechef en l'honneur des gouvernants: propres à rien, gaspilleurs-goinfres, etc., pour aboutir à l'éternelle et sempiternelle conclusion: « Voilà vos hommes politiques! »

Mais, si quelqu'un, timidement, objecte: « Dites donc, vous, qui critiquez si justement nos édiles, pourquoi ne brigueriez-vous pas un siège au Grand Conseil? Vos idées y seraient utiles, sans doute! »

C'est alors l'indignation virulente. Comment, oser proposer à M. Georges Rodzet une pareille ignominie? Comment s'imaginer qu'il descendra des hauteurs sereines où le place sa dédaigneuse philosophie pour se mêler aux « mimacs de ces gens ». Il ne veut rien connaître des vulgarités, des bassesses dont se compose inévitablement — selon lui — la vie politique. C'est bon pour le petit peuple des ambitieux, des intriguants. Son génie vise plus haut; il plane; il veut vivre comme s'il n'y avait ni société, ni loi, ni patrie, et il utilise la société, la loi et la patrie. C'est comme ces enfants qui ferment les yeux pour avaler une purge, persuadés qu'elle aura moins de goût.

Dans l'ordre rationnel, une telle prétention serait simplement puérile et M. Rodzet passerait à bon droit comme un doux et inoffensif maniaque. Mais, en y regardant de près, et en dépit des très grands airs, des très grandes phrases et des très grands gestes prodigués par ce philosophe du dédain, on ne tarde pas à s'apercevoir que cette manie n'est point inoffensive et qu'elle a son but bien déterminé. Tout en affirmant qu'il se place aux points de vue les plus élevés, il laisse voir où le bât le blesse et devine la parfaite exiguité de sa pensée. D'un instinct suffisamment bas, en tous cas des plus médiocres, il s'efforce, ou plutôt il feint de s'efforcer à tirer un système qui trahit une ambition égoïste, mesquine, née de sa seule vanité. Avec des faveurs, il n'est pas de gouvernement qui n'obtienne son appui. Un jour vous apprendrez avec étonnement que M. Georges Rodzet a été nommé à une sinécure. Vous vous en indignerez. Vous croirez à une erreur. Vous manifesterez devant lui-même votre déconvenue. Ne pensez pas qu'il se troublera. Il sourit. Et si vous insistez, si vous lui faites observer que cette nomination inattendue pourrait laisser supposer son ralliement à un parti quelconque, sa conversion à droite ou à gauche, son classement enfin, dans une des divisions habituelles des électeurs et des élus:

— Non! non! taisez-vous! C'est de la politique. Je n'en fais pas! Je m'en f...iche!

Et il sourit encore; vilain sourire; mentalité peu louable; philosophie de clown.

LE PÈRE GRISE.

Au tribunal. — Votre profession? questionne le président.

— Touriste.

— Comment, touriste?...

— Mais oui: je fais des tours dans les foires.

*

Le président. — Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

— Non, mon président; faites pour moi comme si c'était pour vous!

A PROPOS DE GAMBETTA

Sous le titre de *Oncora ion*, le *Conteur* du 24 avril dernier, parlant de Gambetta, dit que le grand tribun était borgne, mais que peu de personnes remarquèrent son infirmité, tant son globe de verre était bien imité.

Voici une autre cloche, tirée d'un ouvrage de *Loréan de Larchey*:

« Comme les souverains dont il ne voulait plus, Gambetta eut ses flatteurs. On s'en aperçut bien le jour où il se fit mettre un œil artifi-

ciel à la suite d'une opération chirurgicale; c'était à qui s'extasierait sur l'illusion produite.

En descendant la rue, il heurta par mégarde une marchande des quatre-saisons qui le fixe et crie d'une voix rauque :

— Tu veux donc que j'te crève l'autre! »

J. C.

BAVARDAGE

A propos de boutons et de faux-cols.

DANS le quatrième tableau: « A la Tour Eiffel », de l'amusante pièce vaudoise, *Favey et Grognuz*, qui se joue actuellement au Kursaal de Lausanne, devant des salles archibondées, Grognuz déclare qu'il est bon à l'homme de connaître un peu la couture: « ça évite bien des niaiseries à la maison ».

— Ainsi, moi, continue-t-il, quand j'ai un bouton de pantalon qui branle au manche, au lieu d'embêter la Marienne, je prends ma trousse, je choisis une aiguille qui ait un trou de sorte, j'enfile c't'affaire, je couds mon bouton, j'entortille bien le fil, je te fais deux ou trois noïons... et le tour et joué!

— Et puis que c'est du solide, ajoute son ami, l'assesseur; on est au moins sûr de ne pas avoir des affronts devant le monde!

C'est la bienséance assurée et la paix du ménage sauvegardée.

Il faut parfois si peu de chose pour compromettre l'un et l'autre.

Ainsi, par exemple, un moment généralement critique, en ménage, c'est le dimanche matin. Le dimanche, suivant l'usage antique et solennel, on fait peu neuve, des chaussettes au chapeau.

Ça ne va pas toujours tout seul contrairement à ce que l'on pourrait croire.

Du côté féminin, passe encore. La femme, à qui incombe le soin de la garde-robe, dispose, la semaine durant, sa toilette du dimanche et pare ainsi à toute surprise fâcheuse.

Côté masculin, c'est tout autre chose. Durant six jours, l'homme est à son bureau, à sa boutique, à ses affaires, enfin; il n'appartient qu'à l'heure des repas ou du sommeil à sa famille, à laquelle d'ailleurs il s'en remet pleinement des soins du home. Le dimanche, au contraire, un mari raisonnable — ils ne le sont pas tous — appartient aux siens; c'est le moins, du reste, qu'il puisse faire de leur consacrer sa journée et de faire avec eux échange de réciproques doléances.

C'est très curieux, cela! Dans les familles — oh! il y a des exceptions — lorsque, faisant trêve aux affaires qui vous séparent et aux tracasseries qui les escortent, on a occasion de se retrouver ensemble un moment, au lieu de lâcher son lest et de se réjouir de l'aubaine, il semble que chacun en profite pour étaler tous ses ennuis de la semaine. C'est un déballage funèbre, qui ne rime à rien, la confession de ses déboires étant une piètre consolation.

Mais revenons à nos moutons.

Le dimanche matin, tout le monde se lève un peu plus tard que de coutume, monsieur sur-tout.

Madame, pressée par la cloche du culte ou par le souci du pot-au-feu, est un peu nerveuse. Un rien la fait éclater.

Monsieur, au saut du lit, s'est étiré longuement. Il a trouvé sur sa chaise, des bas propres, une chemise de blancheur éblouissante et raide sous l'empois comme un grenadier prussien sous les armes. Il va à sa toilette.

Monsieur barbote copieusement dans sa cuvette, prenant une large revanche des ablutions hâtives des jours de travail. Il inonde le lavabo et le linoléum. Il est content comme un gosse que l'on met au bain. Puis, sortant de ce marécage et, de ses pieds humides marquant partout sur le parquet la trace de ses pas, il s'en retourne vers son lit.

Alors, vêtu seulement de son pantalon, il étend toute grande sa chemise sur le lit. Ses regards satisfaits vont du plastron éblouissant à son torse puissant et de belles formes: « Bien bâti, tout de même », se dit-il avec un légitime sentiment d'orgueil. Pour un rien, il ajouterait: « Ma femme a de la veine! » Il confirme cette attestation par deux ou trois « effets de bras », puis se met en devoir de placer les boutons à sa chemise.

Tout se gâte. Les boutonnières, collées et rigides sous l'empois, résistent aux poussées du bouton. Un bouton, deux boutons, trois boutons succombent à l'assaut et se brisent.

Monsieur a un magasin de boutons de rechange, mais comme il n'a pas d'ordre — les hommes n'en ont pas, disent les dames — il ne sait où mettre la main dessus. Il bouleverse armoires et tiroirs.

L'Apollon au torse puissant, au port noble, s'évanouit. C'est une bête fauve, agitée et rugissante dans sa cage.

Madame accourt au bruit. Bien qu'agacée par une scène qui se renouvelle infailliblement tous les dimanches matin, elle finit, tout en pestant à grands cris contre ces horreurs d'hommes, par découvrir, dans le chaos qui encombre la chambre, les boutons cherchés. Elle les place au plastron, puis ressort en frappant la porte.

Monsieur, un peu calmé, passe sa chemise. Ah! qu'il fait bon dans le linge frais.

Soudain, nouvelle explosion de colère! C'est le faux-col, maintenant, qui refuse l'union avec la chemise. Après avoir froissé et sali deux ou trois faux-cols et en avoir déchiré les boutonnières, monsieur, à bout de patience et de force, appelle à l'aide.

Dans le corridor on entend la voix irritée de madame, s'adressant à sa fille aînée:

— Adèle!... Adèle!... répondras-tu?...

— Voilà, maman.

— Va donc vers ton père. Je ne sais ce qu'il a encore à crier. Il n'est pas capable de s'habiller seul.

Avec le secours de sa fille, qui fait bonne mine à mauvais jeu, monsieur achève sa toilette. Superbe, dans ses habits du dimanche, canne en main, il s'en va prendre son apéritif.

— Tu remettras un peu d'ordre dans la chambre, dit-il à sa fille, sans cela ta mère fera une scène. Et tu sais, quand elle est décrochée, ça n'en finit plus.

*

Midi et demie. Toute la famille est à table. Monsieur, qui s'est tout à fait rasséréné au contact de ses amis, risque une petite plaisanterie en glissant un coup d'œil à madame.

Madame, le visage sévère, feint de n'avoir rien entendu.

Les enfants, regardent tour à tour leur père et leur mère; ils n'osent pas rire.

Pour mieux affirmer son indifférence et sa bouderie, madame prend l'assiette de son cadet et d'un ton sec demande: « Léon, veux-tu encore un peu de potage? »

— Mais que veux-tu bourrer cet enfant de potage; ce n'est pas bon! dit monsieur, qui espère par cette intervention mettre fin à une bouderie qui l'impatiente. — les hommes ne sont pas boudeurs.

Madame fait comme si de rien n'était et sert une seconde assiettée de soupe à son fils.

Nouveau silence. On n'entend que le bruit des couteaux et des fourchettes. La situation est pénible.

Alors, le petit Léon se penchant à l'oreille de sa sœur aînée et à voix basse:

— Dis, Adèle, en revenant de l'école du dimanche j'ai vu M. Arnold; il t'envoie son bonjour.

Au nom de M. Arnold, la figure d'Adèle s'est illuminée. D'un sourire et d'un clignement d'œil significatif elle remercie son petit frère.

Tout intime qu'ait été la confidence, chacun l'a entendue et comprise. Et la maman, toujours d'un ton bref et regardant dans son assiette, comme si elle se parlait à elle-même:

— Ah! oui, les jeunes filles d'à présent, elles vont bien. A peine sorties de l'école, elles songent déjà à ces beaux messieurs. Quand on voit ce qu'est le mariage, je ne comprends pas qu'on soit si pressée de commettre pareille sottise!

Monsieur ne s'est point mépris sur la portée de ces mots; il sait à qui le discours s'adresse. Il répondrait bien, mais ce serait provoquer une scène; il y en aurait pour toute la semaine. Il se tait donc et le repas se termine dans le silence, que rompt seul la voix sèche de madame, servant les enfants.

L'après-midi, promenade en famille. Le ciel conjugal reste couvert. Monsieur a tenté en vain une ou deux reconnaissances; l'ennemi ne sort pas de ses retranchements. Mutisme absolu. Alors pour tromper les longueurs de l'attente, et comme on est au bord de l'eau, monsieur s'amuse avec son cadet à faire des « ricochets ».

Au souper, le ciel est un peu plus serein. Madame, d'un ton sec toujours et très brièvement, a daigné répondre à une question de monsieur. Ce n'est pas encore cause gagnée, mais c'est déjà un pas en avant. La soirée, autour de la table ronde, sous la douce et commune clarté de la lampe, activera encore la réconciliation, qui se fera complète lorsque les enfants, avant de s'aller coucher, viendront embrasser papa et maman, leur souhaiteront une bonne nuit et les laisseront dans un tête à tête troublant...

La crainte d'un dos à dos est tout à fait écartée.

*

N'empêche que pour de misérables boutons et un sacré faux-col, le bon dimanche familial a été gâté.

A quoi tiennent les choses!

J. M.

L'omniscience. — Un monsieur qui avait assurément une dent contre les dentistes, se présente un jour dans une administration et sollicite un emploi pour son fils.

Un poste est justement vacant. Le quémendeur insiste pour l'obtenir.

— Mais, demande le directeur de l'administration, votre fils est-il qualifié pour cet emploi?

— Mon fils est capable de tout; il est dentiste.

Clliau croûte z'enfants. — Charlot raconte à sa mère sa visite à son ami Riri:

— Et puis, tu sais, maman, on nous a apporté une coupe avec six petites pommes et une grosse au milieu, une toute grosse.

— J'espère bien que tu l'es comporté en enfant bien élevé et que tu n'as pas pris la grosse?

— Oui, maman, j'ai laissé la grosse à Riri, et j'ai pris les six petites.

*

— Pourquoi joues-tu donc toujours tout seul à la récréation? N'as-tu aucun ami?

— Oh! oui, j'en ai bien un, mais, vois-tu, maman, je peux pas le souffrir.

FAVEY ET GROGNUZ

Nos lecteurs trouveront, dans notre prochain numéro, un bulletin de souscription à la nouvelle édition des amusants récits de L. Monnet.

Draps de Berne dans 25 nuances et qualité supr., chez *Walther Gygar, fabricant, Bleienbach*. Demandez échantillons. (H7562J)

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.